

La note bleue

Gilles Archambault

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1984). La note bleue. *Liberté*, 26(5), 64–67.

GILLES ARCHAMBAULT

LA NOTE BLEUE

La réputation que j'ai d'aimer le jazz m'a récemment causé bien des ennuis. Une passion si douce qui m'a maintes fois conduit au septième ciel m'a fait connaître les affres les plus atroces sous la forme du Festival international de jazz de Montréal.

En principe, j'aime mieux rester chez moi à regarder dormir Blanche-Neige que d'aller admirer les toiles d'un peintre à la mode ou de bâiller au théâtre. Je laisse ces occupations à mes contemporains qui adorent s'agiter et contempler à l'infini mes souvenirs qui n'en finissent pas de m'éblouir. Mais comment pouvais-je rester à la maison pendant un festival consacré au jazz, moi qui ne cesse de clamer que cette musique domine le vingtième siècle, moi qui échangerais bien l'œuvre complète de James Joyce contre le solo de Lester Young dans *Shoe Shine Boy*?

D'autant que des inconnus me demandaient dans la rue à quel concert je me rendrais, sollicitaient des conseils, voulaient que je leur serve de guide. Puisqu'ils semblaient considérer par leurs propos et leur attitude que cet événement se devait d'être primordial pour moi, comment les décevoir sans perdre ma crédibilité? Jamais ils ne comprendraient mon désir de solitude. Ce qui était bouleversant, je l'avoue, c'était la joie que je lisais dans leurs yeux. Ces gens étaient heureux pour moi. Enfin arrivait mon heure

de gloire. J'aurais mon content de bonheur. J'opiniais du bonnet, je répondais qu'effectivement j'étais fou de joie, que bien sûr je ne tenais plus en place. A la vérité, je tremblais. Je souhaitais qu'un malaise bénin me retînt à domicile pendant une dizaine de jours. Une légère crise d'arthrite par exemple ou un problème métaphysique surmontable qui ne m'empêcherait pas de relire mes œuvres complètes.

Le destin n'a pas voulu que je fusse malade. Bien portant, le pas alerte, je me suis dirigé le premier soir vers la rue Saint-Denis. J'avais lu dans les journaux des articles étrangement écrits dans lesquels on faisait état d'une fête populaire qui se déroulait à deux pas des vestiges de l'église Saint-Jacques, sorte de carnaval de Rio sans coups de feu ni chars allégoriques. Quelques scribes prétendaient même que le spectacle de la rue valait celui que l'on proposait en salle. J'étais sceptique, imaginant ces chroniqueurs plus portés que moi vers les rassemblements populaires qui ravissent tant nos politiciens, me demandant même s'ils n'étaient pas honteux d'être invités à titre gracieux aux représentations.

Vous serez sans doute ravi d'apprendre que c'est avec une touchante ferveur que j'ai assisté à une bonne dizaine de concerts. J'ai fait ma part en quelque sorte. A l'intérieur de la salle, je me sentais presque bien. Ayant filé en flèche vers le fauteuil qui m'était assigné, je me sentais presque dans mon salon, meublé Louis XVI.

Je dois toutefois reconnaître que la place que j'occupais dans le noir avait été gagnée de haute lutte. Je ne parle pas de sommes déboursées puisque les gens de ma classe ne paient jamais. Je n'ai pas non plus en tête l'organisation du Festival que j'aurais mauvaise grâce à vilipender. Mais le barrage humain qu'il fallait franchir avant de se réfugier au théâtre Saint-Denis, à la salle Gérin-Lajoie ou à la Bibliothèque nationale, quelle horreur!

J'ai cru souffrir mille morts en pareille occurrence. Ma nature délicatement aristocratique n'est pas faite pour ces rassemblements-là. On connaît les pen-

chants de notre bon peuple pour le houblon, mais qu'il est difficile de naviguer dans une mer au milieu de laquelle les cannettes font office de bouées de sauvetage! Tous ces gens qui s'attroupaient au moindre prétexte, qui s'agglutinaient autour de jongleurs, de funambules, de musiciens les plus divers ou encore d'une caisse de douze bouteilles. Leur faisant cortège des deux côtés de la rue, pour les braver peut-être, de vilains bourgeois attablés aux terrasses des cafés, buvant eux aussi de la bière, que l'on devinait cependant de meilleure qualité. C'est ainsi que commencent les révolutions, me disais-je en écrasant quelques orteils plébéiens. J'ai pu alors vérifier qu'il est faux de prétendre qu'on ne se parle plus dans les grandes agglomérations urbaines. Parfois une main se tendait vers moi. On semblait souhaiter une aumône, mais la promiscuité dans laquelle nous nous trouvions m'indisposait.

Un soir, poussé par je ne sais quel démon, j'ai assisté à quatre concerts. Je voulais boire le calice jusqu'à la lie. J'ai pu constater à cette occasion que les foules n'étaient pas les mêmes en début et en fin de soirée. Vers dix-huit heures, on déambulait en famille, on prenait l'air doucement. Plus on avançait dans la soirée, plus on rencontrait de ces visages inquiétants qu'on aurait dit importés de la place de la Contrescarpe ou du Lower East Side. Le Festival n'en devenait que plus international. Pour se frayer un chemin, il fallait bien frôler un délicat jeune homme cuvant son vin ou son opium en face d'une vitrine de magasin, mais on m'a assuré que je n'avais rien à craindre. Mais je ne déteste pas avoir peur. A condition que cela ne finisse pas à l'hôpital.

Ai-je aimé le Festival? Bien sûr. Je garde le souvenir de moments ravissants. Si on vous demande si le Festival est un événement sérieux et non une autre création des média, répondez par l'affirmative sans craindre le ridicule. Puis-je vous confier à ma courte honte que je ne suis pas allé entendre le *Montreal Symphony Orchestra* au Forum? J'étais trop impressionné et craignais de ne plus retrouver les

odeurs de bière de la merveilleuse rue Saint-Denis. Je l'ai regretté quand j'ai lu dans les journaux que le jazz était devenu une musique sérieuse puisque Charles Dutoit s'y intéressait.

Maintenant que tout est terminé, que rien ne menace plus ma sérénité, je suis peinard dans mon *home*. Je n'ai pas de pensées vengeresses à l'égard de ce Festival qui m'a tiré de ma torpeur édénique, Blanche-Neige ronronne de bonheur, mais je jure que je ne sortirai pas de chez moi après le coucher du soleil jusqu'à l'an prochain. Il y aura sûrement un autre Festival de jazz accompagné de manifestations populaires. Je dois m'y préparer, mon décapsuleur à la main.